



*L. Dupuis*

NOTICE SUR  
**Sylvain DUPUIS**

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

*né à Liège, le 9 octobre 1856,  
décédé à Bruges, le 28 septembre 1931.*

---

Ces pages veulent évoquer brièvement la haute et attachante figure d'un de nos confrères de l'Académie, membre de la Classe des Beaux-Arts, qui tint, pendant près de quarante ans, une place de choix dans le monde musical belge. Compositeur, directeur écouté d'un de nos principaux Conservatoires Royaux, chef d'orchestre de grande classe, curieux des œuvres de ses contemporains — phénomène rare et presque incroyable — Sylvain Dupuis est de ceux qui méritent que l'on s'arrête pour saluer leur mémoire. Afin de fixer aussi, ne serait-ce que pour les chercheurs de l'avenir qui étudieront les aspects, les fluctuations de l'Art musical en Belgique entre 1880 et 1930, les grandes étapes de sa vie.

J'ai toujours regretté de l'avoir trop peu connu. Pour moi, garçon de quinze ans, il était déjà célèbre, me semblait-il, lorsqu'en 1899 je fus admis

*Annuaire de l'Académie*

---

au cours supérieur d'harmonie qu'il professait au Conservatoire de Liège. Cours d'harmonie ? C'est trop peu dire, c'est restreindre singulièrement la portée de son enseignement. Certes, au cours de Sylvain Dupuis, on s'occupait d'harmonie — cette science qui pour les esprits secs peut n'être que précise, mais où l'on parvient à introduire tant d'heureuse fantaisie, tant d'inspiration vivifiante. Cette « harmonie »-là passait vite au second plan, tant nous étions sous le charme de la parole de notre maître. Son indiscutable prestige, provenant de sa vaste culture, de l'aurole méritée par le haut degré de perfection où il avait amené « sa » chorale « *La Légia* », mais surtout l'intérêt des concerts qu'il composait et dirigeait avec tant d'éclat, en faisaient pour moi un musicien de premier plan, que l'on pouvait, que l'on devait admirer sans réserve si l'on avait la notion des valeurs humaines. Mon passage dans ce cours d'harmonie fut, hélas ! trop bref. J'obtins mon diplôme d'harmoniste et quittai sa classe en juillet 1900 — en même temps qu'il acceptait à notre Théâtre Royal de la Monnaie, les absorbantes fonctions de Directeur de la musique. Son ancien condisciple de Conservatoire, Guillaume Guidé, vient en effet d'être nommé co-directeur de notre première scène lyrique et, tout naturellement, il a fait appel à la compétence de son vieux camarade, dont il connaît mieux que personne la valeur, la puissance de travail, l'opiniâtreté, la

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

haute conscience professionnelle. Dupuis quittera donc Liège en 1900 et n'y reviendra qu'en 1911, à la mort de J. Th. Radoux, à qui il succédera comme directeur du Conservatoire. Puis, nos routes bifurquèrent... La mienne me conduisit loin de mon pays — et pour longtemps. Je ne le revis qu'à de rares occasions, entre deux voyages, ou lorsque la nostalgie me ramenait au Pays... Il m'arrivait alors de lui faire visite. Je le retrouvais toujours pareil à lui-même : solide, un peu massif, le teint coloré, l'œil clair. Ce Wallon à barbiche semblait sortir d'un tableau de Franz Hals où il aurait harmonieusement figuré, fraise au col et manchettes de dentelle, le Syndic de la Guilde des musiciens. On se l'imagine aussi très bien parmi ces Maîtres-Chanteurs de Nüremberg qui dans la Santa-Katharina-Kerk écoutent puis condamnent sans appel le chevalier de Stolzing. Mais lui se serait trouvé aux côtés de Hans Sachs...

\* \* \*

Je voudrais d'abord « situer » sa jeunesse, bien douée et laborieuse. Vrai et pur wallon, fils et neveu de musiciens — le père et l'oncle sont professeurs au Conservatoire de Liège : le premier enseignant le solfège, le second le violon. Ce Dupuis-là, Jacques, ne passe pas inaperçu. Dans son *Dictionnaire des musiciens*, Riemann dit de lui : « violoniste distingué, élève de Prume et, pour la

*Annuaire de l'Académie*

composition, de Daussoigne-Méhul... Il est l'auteur de concertos, de sonates, etc.. pour le violon ». A la faveur des documents que je possède, il s'avère que c'était un virtuose apprécié en son temps. N'a-t-il pas joué, en janvier 1869 un *Concerto* de Max Bruch aux Concerts Populaires de Bruxelles, dirigés alors par Adolphe Samuel ? Un autre oncle, le cadet, est chanteur. Il fera carrière, et même carrière enviable, à Paris sous le nom de José Dupuis. Aux côtés de la belle Hortense Schneider, l'une des reines du Paris du II<sup>e</sup> Empire, il crée la plupart des œuvres de cet étonnant Offenbach qui secoua toute l'Europe de ses rythmes endiablés : la « *Belle Hélène* », la « *Grande Duchesse* », les « *Brigands* », la « *Vie Parisienne* », « *Barbe-Bleue* », la « *Périchole* », etc... Les journaux de l'époque nous assurent qu'il fut « bon comédien, comique très original, fantaisiste, dont les excentricités sont toujours spirituelles ».

Fils et neveu de musicien, S. D. sera musicien : la destinée lui réserve de dépasser en renommée celle de ses ascendants. Certes, ceux-ci lui faciliteront les premières approches de son art. Et puisqu'il faut s'astreindre à une sévère discipline, il entrera au Conservatoire. Son instruction musicale s'y achève harmonieusement après qu'il eut conquis, en un cycle de onze années (1865-1876), les diplômes de hautbois, de piano, d'orgue et, cela va sans dire, de solfège et d'harmonie. Les vieux liégeois savent qu'il fut au Conservatoire de Liège le

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

condisciple de César Thomson, d'Eugène Ysaye, de Marsick, de Massart, de Guidé. Pour la petite histoire, je révélerai qu'il fut un temps où l'on vit l'orchestre d'un petit théâtre d'outre-Meuse, appelé — pourquoi ? — le *Pavillon de Flore*, célèbre par les chahuts d'étudiants (ce même théâtre qui vit beaucoup plus tard, en 1892, les débuts d'Yvette Guilbert — satin vert et gants noirs... — chantant les chansons de Xanrof qui firent son succès), on vit cet orchestre, dis-je, composé d'une trentaine de musiciens, compter à son effectif les noms de César Thomson, d'Eugène Ysaye, de Guillaume Guidé... et de Sylvain Dupuis, ces deux derniers, hautboïstes... Leur « capellmeister » était Nicolas Ysaye, père d'Eugène et de Théo — ce grand musicien trop oublié. La belle équipe ! C'est d'ailleurs à ce même Théâtre du Pavillon de Flore que sera créée, en juin 1888, une œuvre charmante de S. D. « *Cotûr d'ognon* » sur un livret en patois liégeois, musique pleine de spontanéité, de fraîcheur, de verve. Il me souvient d'avoir assisté, lors d'une reprise, à une exécution de cette œuvre — que dirigeait l'auteur — et d'en avoir conservé un fort heureux souvenir. Malheureusement, ces œuvres écrites en dialecte wallon ne peuvent espérer une grande diffusion. De par leur nature même, elles ne peuvent quitter leur pays d'origine et c'est bien regrettable !

Le Directeur du Conservatoire, J. Th. Radoux, sait discerner les vrais musiciens : il devine en

*Annuaire de l'Académie*

Dupuis le futur maître et le lance résolument dans la voie de la composition. Il le suit de près, l'encourage : en 1881 le Premier Grand Prix de Rome vient récompenser le travail de l'élève, — et la prescience du professeur... Il accomplit alors les voyages réglementaires imposés au lauréat du Concours de Rome : Allemagne-Italie. Son premier soin est d'aller à Bayreuth, rendre ses devoirs à son dieu : Wagner. Puis, attiré par Paris, il y fait un séjour de près de trois ans. Il retrouve là son vieux camarade de Conservatoire Eugène Ysaye. Là aussi commence une amitié qui restera fidèle et le liera avec Vincent d'Indy, l'élève préféré, le disciple choisi du grand César Franck que Dupuis aura la chance de rencontrer, voire même de fréquenter. Quelques années plus tard, lorsqu'il sera rentré à Liège, Dupuis donnera un concert des œuvres de notre grand maître wallon (3 novembre 1890) au programme duquel est inscrit un « Hymne » dédié à Sylvain Dupuis.

Cette œuvre, une des dernières qu'écrivit Franck, est un chœur pour voix d'hommes. L'exécution en fut assurée par la « Légia » que Dupuis tient en mains fermes depuis 1886. A ce concert fut exécutée la *Symphonie en ré mineur*, en première exécution à Liège — et peut-être en Belgique ? Mais je n'oserais l'affirmer, n'ayant pas sous les yeux les documents qui me permettraient de le faire. Cette symphonie-là, froidement accueillie à sa création, a, depuis lors, fait son tour du

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

monde... Coïncidence émouvante : à cette heure même, l'illustre compositeur se mourait, à Paris (8 novembre 1890), on sait à la suite de quel lamentable accident... (1).

En 1880 déjà, Dupuis est devenu professeur d'harmonie au Conservatoire de Liège (il aura plus tard comme élèves mon frère Joseph, Victor Vreuls, Armand Marsick, Arthur Pochon...). En 1886 se précise sa destinée : il prend la direction de la société *La Légia*, considérée comme une des meilleures, sinon la meilleure, des chorales d'hommes de notre pays. Il la conduit, de succès en succès, à la classe internationale ; mais il exige et obtient d'elle autre chose, plus et mieux que l'exécution de chœurs dont le répertoire commence à prendre de l'âge... « Mon idéal à moi, dit-il à cette époque, serait de voir *La Légia*, non seulement société chorale, mais Société de musique, à même d'interpréter de grandes œuvres et d'aider à l'instruction musicale de notre chère ville de Liège ». Cet idéal se réalisera puisque, quelques années plus tard, devenu directeur des « Nouveaux Concerts » qu'il fondera en 1888, il pourra inscrire à ses programmes les grandes et belles œuvres du

---

(1) César Franck fut atteint à la poitrine par le timon d'un omnibus, alors que lui-même était en voiture découverte... Un virage mal pris par un cocher et le geste d'un maladroit privait l'humanité d'un de ses plus purs génies.

*Annuaire de l'Académie*

répertoire classique. Mais pour cela, il lui faut un orchestre à lui, dont il soit le maître absolu. Il rassemblera donc les meilleurs éléments qu'il se puisse trouver à Liège et créera les « Nouveaux Concerts », que nous appelions, nous, les Concerts Dupuis. Le premier de ces concerts eut lieu le 2 décembre 1888.

En ces dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, la jeunesse n'était pas, comme aujourd'hui, saturée de distractions. Les automobiles n'existaient pour ainsi dire pas, les vélos étaient rares : la bougeotte n'était pas encore la maladie à la mode. La radio, le gramophone, le cinéma, la télévision, inconnus ; les dancings — je parle pour ma bonne ville de Liège — inexistantes ; la jeunesse estudiantine cherchait donc au théâtre et au concert un délassement nécessaire. L'annonce des huit concerts qui se donneraient au cours de la saison d'hiver était attendue avec curiosité et intérêt. On savait, évidemment, que les concerts du Conservatoire se cantonneraient dans la musique classique. C'était, somme toute, son rôle. Et l'on se demandait ce que « les Dupuis » nous réserveraient.

L'on se réjouissait à l'avance de prendre contact avec des œuvres sinon nouvelles, tout au moins inconnues de notre lointaine province. Puis nous nous retrouvions, l'hiver venu, sur les inconfortables et poussiéreux bancs de bois d'un obscur amphithéâtre, pour applaudir d'Indy, Malher ou Strauss. Je dois à la vérité de dire que

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

je n'y entendis jamais de « chahut », lors même qu'un Strauss nouveau figurait au programme. A cette heureuse époque, il représentait pourtant pour la jeunesse le « fauve », celui qui fait craquer les barreaux de la scolastique... Strawinsky ne viendra que plus tard et ne pénétrera en Belgique qu'en 1920, sous les auspices de Frans Ruhlmann, aux Concerts Populaires de Bruxelles. Cependant, l'attention avait été attirée sur ce grand compositeur, aux environs de 1910-13, par les créations à Paris de « *L'Oiseau de Feu* », de « *Pétrouchka* », du « *Sacre du Printemps* » par les Ballets russes de Diaghilew (les premiers, les vrais) représentations tumultueuses auxquelles j'ai eu la chance d'assister.

Le voilà donc à la tête d'un orchestre et d'une chorale mixte qu'il façonne à son gré, d'un bâton heureusement autoritaire. Je suis témoin qu'il a donné à nos musiciens liégeois des habitudes de discipline, de travail bien fait, de respect du texte qui leur étaient bien nécessaires... Le liégeois d'alors se pliait difficilement au sévère travail qu'exige une bonne exécution. On ne l'avait pas habitué à rechercher, à vouloir atteindre la perfection, et son amour-propre professionnel ne souffrait pas des prestations médiocres qu'il fournissait. Dupuis leur imposa sa loi, sa foi aussi, bouleversa les méthodes de travail et parvint à élever au maximum le niveau de l'orchestre. Quand il reviendra à Liège, en 1911, pour prendre

*Annuaire de l'Académie*

---

la direction du Conservatoire, la longue expérience qu'il aura acquise au Théâtre de la Monnaie, l'indéniable prestige qu'est le sien lui permettront de réaliser, assisté des éléments de choix que lui procure la grande Maison qu'il dirige, des exécutions modèles.

En cette année 1888, Liège n'a donc plus rien à envier à Bruxelles — si fière de ses Concerts Populaires que dirige depuis quatorze années Joseph Dupont. Les grands virtuoses ne « brûlent » plus Liège, les compositeurs sachant y trouver bon accueil confient leurs œuvres aux « Nouveaux Concerts ». Pour apprécier à sa pleine valeur l'effort de propagande fait par Sylvain Dupuis en faveur de ses contemporains, il n'est que de parcourir les programmes des concerts qu'il réalisa au cours des treize années pendant lesquelles il dirigea les « Nouveaux Concerts ». A cette époque, la vieille cité mosane, endormie sur les bords de son fleuve paresseux, ne connaît guère de grandes satisfactions d'ordre musical. Mes concitoyens, peu curieux de nouveautés, se contentaient sans vains regrets des quatre concerts annuels organisés par le Conservatoire — avec des programmes qui se tenaient sur une prudente et routinière réserve... Deux ou trois virtuoses renommés, faisant halte au cours d'une tournée européenne, suffisaient amplement à satisfaire les dilettantes liégeois. Tel était le bilan de la saison musicale au pays de Grétry et de César Franck...

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

Ces programmes sont éloquentes. Nous y trouvons des noms qui pour la plupart d'entre nous ne signifient déjà plus rien, noyés qu'ils sont dans l'ombre de l'oubli... Virtuoses de renommée internationale qui parcouraient en triomphateurs les routes brillantes du succès ; compositeurs dont les œuvres oubliées dorment à jamais dans la tranquillité ouatée des bibliothèques : Scharwenka, Lassen, Moszkowski, Goldmark, Ritter, d'autres encore...

Mais à côté de ces noms éphémères, imposés à l'organisateur de Concerts par les virtuoses — toujours en retard d'une génération — voici ceux de ses contemporains qu'il révèle au public liégeois, d'authentiques noms de maîtres ceux-là, qui ont leur place sur les lèvres et dans le cœur des vrais musiciens. Un géant d'abord, Richard Wagner, encore âprement discuté à cette époque. Il vient à peine de mourir et son œuvre géniale n'est guère connue que des initiés qui ont eu la chance d'aller à Bayreuth. Tous les fragments symphoniques extraits de ses opéras figurent aux programmes des « Nouveaux Concerts » sans exception. Et les deux premiers actes de « *Tristan et Yseult* », minutieusement préparés par S. D., assisté de chanteurs remarquables — le ténor Van Dyck était de la distribution — me laissèrent, moi, jeunet de dix ans qui assistais à son premier concert, ébloui, sans voix... (Trente-cinq ans plus tard, au hasard d'une rencontre avec mon ancien

*Annuaire de l'Académie*

---

professeur, je lui rappelai cet heureux moment de ma jeunesse. Je crois qu'il fut sensible à l'hommage que je lui rendis).

Un autre grand compositeur dont je relève fréquemment le nom dans les programmes des N. C. est Johannes Brahms, le néo-classique qui vivait à Vienne les dernières années d'une existence harmonieuse chargée de succès et d'honneurs. Très peu connu à cette époque en Belgique, — il a fallu un demi-siècle pour que son nom s'impose au grand public de chez nous — ses admirables Symphonies trouvent en Dupuis un interprète idéal. Car ce que cet homme avait par dessus tout, c'était le respect du texte, respect total, instinctif et raisonné : étant lui-même compositeur, il savait donner sa juste valeur à tout signe d'interprétation figurant sur la partition qu'il travaillait. Sa haute probité musicale lui interdisait de substituer sa propre volonté — sous le fallacieux prétexte « d'interprétation » ! — à celle de l'auteur.

Richard Strauss dont il fut l'ami, lui confia en première audition en Belgique, la plupart de ses compositions orchestrales. Je le vis lui-même, à diverses reprises, au pupitre de direction, ainsi que Gustave Mahler qui vint diriger à Liège plusieurs de ses œuvres importantes — la seconde Symphonie entre autres.

Partageant son temps entre le Conservatoire, sa « *Légia* », et ses « Nouveaux Concerts », Dupuis

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

atteignit ainsi l'année 1900 qui le vit aborder de nouvelles activités auxquelles, semble-t-il, rien ne le préparait. Diriger une représentation théâtrale est tout autre chose que de diriger un concert. Un concert bien préparé *doit* marcher sans que l'on risque le moindre mécompte. Au théâtre, il en va tout autrement... Tout le monde sait que les artistes de la scène ne sont pas toujours — et obligatoirement — de parfaits musiciens. Ce n'est donc pas leur faire injure que de dire que tout au long du spectacle le « dirigeant » vit pour ainsi dire dans l'attente d'un écart qu'il aura à corriger. Il est rare qu'il soit en parfaite sécurité, surtout s'il s'agit d'une création ou d'une œuvre très difficile.

En appelant Dupuis à la Monnaie, Kufferath et Guidé, les directeurs nouvellement élus, avaient heureusement choisi l'homme qu'il fallait pour revigorer la vieille Maison...

L'arrivée de Dupuis au pupitre de la Monnaie causa, inévitablement, des remous... Surtout parmi les artistes de l'orchestre et des chœurs. Ceux-ci avaient pris sous les précédentes directions, de fâcheuses habitudes de paresse, de laisser-aller, de nonchalance regrettables. Les représentations des œuvres du répertoire témoignaient d'une évidente négligence, d'un manque total de respect. Les étrangers et les musiciens avertis de chez nous ne reconnaissaient plus notre grand théâtre, qui fut si longtemps un des premiers de

*Annuaire de l'Académie*

langue française. La nouvelle direction Kufferath-Guidé fit naître des espoirs de rénovation qui se fortifièrent lorsque fut connue la nomination de D. au poste de directeur de la musique de notre première scène lyrique. Celui-ci rétablit immédiatement une stricte discipline, remit à l'étude des œuvres que « l'on » croit connaître « par cœur » — ceci à l'humiliation de tous. Il impose sa volonté, ne tolère aucune faiblesse, bouscule les uns, houspille les autres, moque les indécis et les faibles, remonte courageusement un courant qui se veut hostile. En un mot, fait œuvre de chef conscient de sa valeur et de la responsabilité qu'il a assumée et qui n'est certes pas au-dessus de ses forces. Il fait œuvre d'artiste qui sait par expérience que perfection est synonyme de travail opiniâtre, de persévérance, de patience, de lucide et péremptoire volonté. Et la suite lui donne raison. Pendant les onze années qu'il passera à la Monnaie, il ne signera jamais que des exécutions parfaites. Ses ennemis même — qui n'en a pas ! — lui rendent justice, admettant sans réserve que sa présence à la tête de l'orchestre de la Monnaie est une des meilleures chances de réussite pour ce Théâtre.

Dans sa *Notice* sur Maurice Kufferath, Lucien Solvay évoque le passage de Sylvain Dupuis à la Monnaie. Je transcris ici ces lignes que je signerais volontiers des deux mains :

« Maurice Kufferath put réaliser enfin son rêve

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

» dans toute son amplitude (devenu directeur de  
» la Monnaie, il monta toutes les œuvres de  
» Wagner.) Son influence personnelle valut en  
» outre au Théâtre de la Monnaie des collabora-  
» tions d'artistes et de chefs d'orchestre allemands  
» dont le prestige dépassait fort souvent la valeur  
» réelle, mais qui, à cette époque, passaient pour  
» des gloires sans égales, au-dessus de toute  
» discussion. La Monnaie possédait cependant  
» à la tête de l'orchestre l'appoint d'un collabora-  
» teur plus modeste, étant simplement belge,  
» mais plus précieux peut-être que les « kapell-  
» meisters » de passage, appelés souvent à grand  
» frais : il se nommait Sylvain Dupuis... C'est lui  
» qui, pendant dix ans, soutint, de ses épaules  
» solides, de son talent vigoureux, de son dévoue-  
» ment sans relâche, l'effort de la direction, qui  
» conduisit au succès la plupart des œuvres,  
» anciennes et modernes, allemandes et françaises,  
» qu'elle présenta au public. Ses collègues étran-  
» gers ne vinrent parfois, après lui, que recueillir  
» le fruit de son travail. (1) »

Les œuvres nouvelles montées par lui le sont toujours dans des conditions parfaites, « l'à-peu-près » étant inconnu de lui.

Le baryton Armand Crabbé, qui fit une brillante carrière internationale écrit à propos de Dupuis :

---

(1) Maurice Kufferath, par Luc. Solvay ; *Bull. de l'Acad Royale de Belg.*, 1923.

*Annuaire de l'Académie*

---

« Mon interprétation de ce rôle (Beckmesser des  
» « Maîtres Chanteurs »), est basée sur son ensei-  
» gnement. En 1929, lorsque à la Scala de Milan  
» eut lieu la première répétition d'ensemble des  
» Maîtres Chanteurs, sous la direction de Toscani-  
» ni, j'ai chanté et mimé Beckmesser sans être  
» interrompu une seule fois par ce terrible chef  
» d'orchestre à qui rien n'échappe. La répétition  
» finie, le maître me félicita chaleureusement.

« L'éloge d'un tel chef est le plus bel hommage  
» qu'un artiste puisse transmettre à son pro-  
» fesseur. Je me permets de l'offrir au maître  
» Sylvain Dupuis »<sup>1</sup>.

Je le constatai moi-même lorsqu'il me fit l'honneur de diriger, en 1913, au Conservatoire de Liège dont il était alors le Directeur respecté, la Cantate qui m'avait valu le Premier Prix de Rome. Il va sans dire, qu'il connaissait mon œuvre aussi bien que moi, sinon mieux ! La partition était épluchée, analysée, décortiquée, note par note, accord par accord, temps par temps, mesure par mesure. La moindre bavure, la plus petite hésitation, était sur le champ rectifiée ; les « traits » des instruments patiemment mis en place, le rapport des forces sonores coordonné avec une parfaite maîtrise ; j'en étais émerveillé.

---

(1) Arm. CRABBÉ, « Conversations et Conseils sur l'art du chant », Éd. Schott, Bruxelles, 1931.

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

Quelles bonnes leçons j'ai prises ces jours de répétition où il m'avait gentiment convié...

Le travail fourni par D. pendant son séjour à la Monnaie fut énorme. Il n'est guère possible de donner ici le titre des partitions qu'il reprit ou créa : leur nombre doit dépasser certainement la centaine. Toutes les grandes œuvres du répertoire — Gluck, Mozart, Wagner, — des créations : d'Indy, Chausson, de Bréville, Richard Strauss (1) (Salomé, Elektra, les Feux de la Saint-Jean), Debussy, Février, Magnard... Combien d'autres !

Parallèlement à sa direction de la Monnaie, Dupuis prit en mains les « Concerts Populaires », d'où sont sortis les Concerts Philharmoniques (2). Là aussi, le « chef » s'affirme. Il y continua dans de plus vastes proportions l'œuvre qu'il avait entreprise à Liège en 1888 et qui tient en ces trois mots : Servir la musique. J'ai sous les yeux la

---

(1) Richard STRAUSS disait : « C'est Dupuis qui dirigera mon œuvre ? Alors inutile de me déranger, ce sera bien fait ! »

(2) La nomination de S. D. inaugurait un régime nouveau qui, à l'usage, s'avéra fructueux. A titre de directeur, l'organisation et l'administration des concerts, dont il assumait en somme tous les risques lui étaient dévolues tout entières : engagements, publicité, correspondance, rapports avec les administrations publiques, choix des programmes, sous la seule réserve de soumettre ceux-ci à l'approbation d'un comité le quel, d'ailleurs, presque toujours, ratifiait.

*Annuaire de l'Académie*

série des programmes qu'il dirigea d'octobre 1900 à mai 1911. Ils pourraient servir à l'étude de l'évolution du courant musical au début de notre XX<sup>e</sup> siècle. Tous les grands noms de l'armorial musical sont là. De plus, suprême coquetterie, nos jeunes musiciens sont à l'honneur : Edg. Tinel, Paul Gilson, Jan Blockx, Jos. Ryelandt, Ern. Raway, Carl Smulders, Fr. Rasse, V. Vreuls, Aug. De Boeck, M. Lunssens... Notre jeune École trouvait donc en lui l'aide précieuse si nécessaire à son développement, car si l'on excepte Tinel, déjà célèbre par son *Franciscus*, — il montera sa *Katarina* —, Gilson par *La Mer*, tous sont, ou presque, des débutants. Accueillant à tous, il prodigue temps et talent pour que ne reste pas dans l'ombre une œuvre qui lui paraît intéressante. A ce titre aussi, il mérite de ne pas être oublié.

La remarquable activité que déploya S. D. en tant que chef de chorale, de chef d'orchestre, de Directeur de la Musique au Théâtre de la Monnaie, puis enfin, de Directeur de Conservatoire, fut sans aucun doute la raison qui l'empêcha de donner son plein épanouissement à sa carrière de compositeur. *Vita brevis*... Mais ce qu'il a laissé est de qualité et d'un sens dramatique très prononcé. Admirablement écrites, pleines de couleurs et de vie, les œuvres que l'on connaît de lui méritent de prendre place parmi les meilleures de celles qui ont été publiées chez nous dans le premier

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

quart de ce siècle. Elles mériteraient de figurer plus fréquemment aux programmes de nos concerts symphoniques. Lindenlaub, le grand critique parisien du *Temps*, disait de lui : « Il est de ceux » qui ont ajouté au trésor de cette musique wallonne où le goût artiste fixe et complète la » veine populaire ».

Jugement sain et juste qui gagnerait encore à être médité par les responsables de programmes... *Judas*, créé à la Monnaie sous sa forme lyrique, y eut un vrai succès. D'autres œuvres encore, jouées aux Concerts Ysaye et aux Concerts Populaires, y furent fort applaudies. Je pense à *Moïna*, je pense à *Macbeth*... De cette dernière, notre éminent confrère, le professeur Van den Borren disait à l'époque : « M. Dupuis a écrit, pour exprimer l'angoisse de cette minute tragique, une musique très mouvementée et fort expressive où l'on observe, à côté d'un solide savoir-faire et d'une conception toute moderne de l'harmonie et de l'orchestration, une compréhension très juste de l'équilibre formel et de la gradation dramatique ». De *Judas*, qu'il est venu entendre au Conservatoire de Liège, Florent Schmitt dira : « Musique large, généreuse et expressive »...

Musicien parfait, Dupuis ne peut signer que des œuvres parfaites. L'Académie Royale de Belgique se devait d'appeler à elle ce « meneur d'hommes ». Il fut donc élu correspondant de la Classe des Beaux-Arts en 1911, membre effectif

*Annuaire de l'Académie*

en 1913. Très écouté, il prit une part active aux travaux de notre Compagnie. Un remarquable discours sur César Franck (1919) attira sur lui l'attention de ses confrères. Dupuis était un lettré, aux connaissances très étendues, qui montrait dans ses écrits le même amour de la perfection, de la chose bien dite, bien pensée, que l'on retrouve dans toutes ses œuvres, musicales ou littéraires. Il ne perd pas son temps en vaines fioritures, en trompe-l'œil inutiles. Sa phrase est claire, limpide — massive parfois — comme était l'homme. Mais toujours directe, disant tout net ce qu'elle veut dire, sans chercher d'échappatoires ou faux-fuyants. Il écrivit une autre étude sur l'un de ses élèves, Georges Antoine, qui montrait les plus belles promesses et mourut, très jeune (24 ans, je pense), d'une maladie contractée au front belge pendant la première guerre mondiale. Une très substantielle notice sur Jean-Théodore Radoux, son prédécesseur à la direction du Conservatoire de Liège (1925), une autre encore sur J. L. Terry (\*) (1929). Plus un substantiel et curieux rapport sur notre hymne national, cette pauvre *Brabançonne* que les efforts conjugués et réitérés d'indiscutables compétences ne parviennent pas à remettre à neuf... Sur la musique sans

---

(1) Musicologue liégeois qui légua une bibliothèque musicale importante et des manuscrits intéressants au Conservatoire Royal de Liège.

*Notice sur Sylvain Dupuis*

---

panache de Van Campenhout, quel poète au souffle puissant parviendra à placer les vers ardents qui la feront oublier !...

\* \* \*

Ainsi, pendant près d'un demi-siècle, S. D. fut à la tâche, se donnant entièrement à son art, vivant pour lui et par lui. Il avait la foi : sa religion fut la musique. Il servit ardemment, respectueusement, sans compromissions, en fidèle fervent qui veut accomplir dans la sérénité la mission qu'il s'est assignée. Et qu'il accomplit. En récompense, il eut une existence magnifiquement remplie et combien utile. Comprendons aussi qu'une telle vie est, à tous égards, une grande leçon, un grand exemple.

LÉON JONGEN.